

## AU COMMENCEMENT DE LA MORALE EST L'ÉGOÏSME SELON LUDWIG FEUERBACH

Gbotta TAYORO

*Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody (Côte d'Ivoire)*

*E-mail : [tayorogbotta@yahoo.fr](mailto:tayorogbotta@yahoo.fr)*

**Résumé :** L'égoïsme en tant que sentiment d'attachement excessif à soi aux dépens des intérêts d'autrui est perçu comme un défaut dans le champ moral et un facteur d'insociabilité dans les rapports sociaux. À ce titre, la morale exige que l'homme sorte de son égoïsme pour se sacrifier pour l'intérêt général. Pour le philosophe humaniste athée Ludwig Feuerbach par contre, le sentiment égoïste, loin de s'éloigner de la moralité, en constitue plutôt la base et la finalité. Redéfini comme l'instinct du bonheur ou la tendance naturelle de la conservation de soi, l'égoïsme devient sous la plume de ce penseur, la clef permettant de saisir l'intelligibilité de la conscience morale et des obligations éthiques. Dès lors, le bonheur et la vertu, le sentiment et le devoir, la nature et la loi, la vie et la conscience ne forment plus des couples antithétiques mais demeurent plutôt des réalités indissociables et complémentaires dans le décryptage de l'origine et du sens des valeurs morales.

**Mots-clés :** Autrui, Bonheur, Conscience, Devoir, Nature humaine, Sentiment, Volonté.

**Abstract:** Selfishness as extreme attachment's feeling to oneself at the expense of others interests is sought as a fault in the morality's field and a factor of unsociability in social relations. Fath is reason, morality demandes that human leave his selfishness to sacrifice himself for general interest. For the humanist and atheistic's philosopher Ludwig Feuerbach, on the other hand, the selfischness feeling is the groundwork and the finality of the morality. Redefined as happiness'instinct or natural's trend to the preserving of oneself, selfishness becomes, under this thinker, the key which permits to understand the intelligibility of morality's conscience and ethic's obligations. From then on, the happiness and the virtue, the feeling and the duty's life and conscience are not antithetical's couples anymore, but inseparable and additionnal realities in the decoding of the origin and the meaning of moral values.

**Keywords:** Others, Happiness, Conscience, Duty, Human nature, Feeling, Will.

### Introduction

Dans l'introduction de son écrit capital, *L'essence du Christianisme*, L. Feuerbach (1968, p. 118-119) définit l'homme à partir de trois entités essentielles : la raison, la volonté, le cœur :

Mais qu'est-ce donc que l'essence de l'homme, qu'est-ce qui constitue dans l'homme le genre, l'humanité proprement dite ? La raison, la volonté, le cœur. Font partie d'un homme accompli la faculté de penser, celle de la volonté et celle du cœur. La faculté de penser est la lumière de la connaissance, la faculté de la volonté, l'énergie du caractère, la faculté du cœur l'amour. Raison, amour et volonté sont l'essence absolue de l'homme en tant qu'homme, et le but de son existence. L'homme existe pour connaître, pour aimer, pour vouloir.

En tant qu'éléments fondant son être ontologique, ces trois facultés constituent les repères référentiels pour rendre compte de toute l'activité humaine. C'est au nom de cette représentation de l'homme que Feuerbach dénonce la religion comme aliénation dans la mesure où elle hypostasie l'essence humaine en essence divine en faisant dériver la raison, la volonté et le cœur de la volonté souveraine de Dieu. Le but ultime de sa philosophie va donc consister à déchirer le voile théologique masquant et dénaturant les réalités humaines pour révéler leur véritable visage anthropologique. C'est dans cette démarche de dévoilement critique antithétiste qu'il faut situer la vision feuerbachienne de la morale.

Selon lui, la loi morale puise ses racines nourricières, non pas dans la raison ni dans la volonté mais dans le cœur qu'il définit comme « l'élan intérieur qui pousse à faire le bien, à vivre et à mourir pour les hommes, l'impulsion divine à la bienfaisance, qui veut rendre heureux tout le monde, sans exclure de soi-même les plus dépravés et les plus abjects, l'obligation morale de la bienfaisance en son sens suprême » (L. Feuerbach, 1968, p. 184). Il en résulte que l'obligation morale se fonde sur l'amour de l'homme envers son semblable. La morale feuerbachienne est de ce fait une morale humaniste : « Nous devons aimer l'homme pour l'homme. L'homme est objet de l'amour en ce qu'il est fin en soi, en ce qu'il est un être capable de raison et d'amour » (L. Feuerbach, 1968, p. 423).

Contrairement à Emmanuel Kant qui fait de l'impératif catégorique de la raison pratique la source adamantine du devoir moral en ce sens que « la majesté du devoir n'a rien à faire avec la jouissance de la vie » (E. Kant,

1965, p. 94), Feuerbach érige le cœur et, derechef, le sentiment en matrice imprescriptible de l'obligation morale. Mieux, dans le saint des saints du sanctuaire du cœur moral, Feuerbach place le sentiment égoïste comme l'aiguillon de l'amour de l'homme pour l'homme. Dans *Ethique : l'eudémonisme*, il écrit : « Faites ce que vous voulez, vous ne ferez jamais disparaître tout égoïsme humain(...) Le cri de la misère n'est pas moins égoïste et vain que le cri du plaisir et de la joie » (L. Feuerbach, 2012, p. 87). Mais alors comment l'égoïsme, antithèse de l'altruisme humaniste, peut-il être la pierre angulaire du devoir moral ? N'est-ce pas plutôt de la lutte contre nos appétits égoïstes que jaillit dans nos vies la lumière salvifique de la moralité ? Notre propos consistera à élucider la compréhension feuerbachienne de l'égoïsme, d'une part, à montrer en quoi il est le fondement du devoir dans sa théorie morale, d'autre part.

### **1. L'égoïsme ou l'instinct du bonheur**

Pour Feuerbach, bien que l'homme soit doté de facultés spécifiques et supérieures comme la raison, la volonté et le cœur qui l'élèvent au-dessus des autres êtres vivants, il n'en demeure pas moins un être sensible issu des entrailles de la nature. Originellement et fondamentalement, ce sont les tendances naturelles et les instincts qui motivent l'activité des hommes au même titre que celle des animaux.

Au sommet des élans naturels se trouve l'instinct du bonheur qui est l'autre nom de l'égoïsme, sous la plume de Feuerbach. Cet instinct animant tout être vivant est la force innée visant la conservation de soi, le maintien en vie de son être dans le temps. Être en vie, se conserver en vie, lutter contre les forces de destruction de la vie, utiliser et exploiter toutes les ressources nécessaires à la protection de la vie contre la souffrance et la mort, telles sont les caractéristiques de l'égoïsme feuerbachien. Cet instinct n'est pas spécifique à l'homme. C'est l'un des dénominateurs communs avec tous les êtres éprouvant des sensations. Prenant l'exemple de la chenille, il note (L. Feuerbach, 2012, p. 36) :

Une chenille après de longues recherches vaines et des pérégrinations fatigantes, finit par arriver et trouver le repos dans la plante qui lui convient : qu'est-ce qui l'a mise en mouvement et l'a poussée à ce voyage fatigant ? Qu'est-ce qui a alternativement contracté et étiré ses muscles ? C'est seulement la volonté de ne pas

dépérir et de ne pas crever misérablement de faim ou plus exactement, c'est l'amour de la vie, l'instinct de conservation, l'instinct du bonheur.

Plus loin, Feuerbach va jusqu'à faire de l'instinct égoïste du bonheur l'essence de tout instinct voire le sommaire de la manifestation de toute vie : « Chaque instinct est un instinct du bonheur, chez l'homme comme chez tout être éprouvant des sensations, et son emprise peut être tellement forte que la satisfaction de cet instinct sera la seule voie de l'accès au bonheur total » (Idem, p.37). Faut-il en déduire qu'il n'y a pas de différence essentielle entre l'homme et l'animal ? Que deviennent alors la conscience et la volonté accordant à l'homme un statut particulier parmi les êtres qui peuplent l'univers ?

A ce niveau, le père de l'humanisme athée nous apprend que toutes les qualités faisant la grandeur et la dignité de l'être humain procèdent de la nature et de la sensation. Les potentialités humaines susmentionnées (la raison et la volonté) permettant de réfléchir et de choisir en connaissance de cause sans être soumis aux forces aveugles des instincts ne sont, en réalité, que des moyens mis à la disposition de l'homme pour mieux satisfaire son instinct du bonheur. A ce sujet, Roger Bruyeron préfacier de *Éthique : l'eudémonisme* de L. Feuerbach, souligne à juste titre :

Pour Feuerbach l'homme est un animal pour qui l'émergence de la conscience, du savoir, loin de la faire dégénérer (...) ajoute à l'instinct une volonté qui en accentue la force et en préserve le but, la conservation de soi, ou l'amour de soi, ce qui est la même chose (...) Sentir et vouloir sont intimement liés dans la pensée de Feuerbach, le "je sens" est immédiatement un "je veux" (Feuerbach, 2012, pp.13-14).

Il est évident qu'une telle représentation de la volonté humaine s'oppose à la vision rationaliste et idéaliste de l'homme. Dire que la volonté est intimement liée à la sensibilité revient implicitement à postuler l'impact viscéral du corps sur le pouvoir intérieur d'autodécision de l'homme. En tant que matérialiste et naturaliste, Feuerbach prend ici le contrepied des conceptions cartésienne et kantienne de la volonté. Chez l'auteur des *Méditations métaphysiques*, par exemple, l'erreur dans la quête de la vérité résulte de l'inadéquation entre la volonté et l'entendement. En effet, la volonté est illimitée car « c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu » (R. Descartes, 1953, p. 304). Elle est la faculté d'affirmer ou de nier, de poursuivre ou de fuir les choses que la

raison nous propose sans aucune contrainte extérieure. La finitude de l'entendement n'est point celle de la volonté qui, bien au contraire, bénéficie du régime exceptionnel de l'infinité divine. Avec R. Descartes la volonté est non seulement indépendante du mécanisme corporel, mais transcende et domine aussi la matière caractérisée par l'étendue.

Il en est de même pour E. Kant (1943, p. 33) qui fait de l'autonomie de la volonté la condition sine qua non de la moralité :

L'autonomie de la volonté est le principe unique de toutes les lois morales et des devoirs qui y sont conformes ; au contraire toute hétéronomie du libre choix, non seulement n'est la base d'aucune obligation, mais elle est plutôt opposée au principe de l'obligation et à la moralité de la volonté.

En faisant de la volonté le pouvoir souverain interne de domestication des penchants naturels Kant proclame le libre arbitre de cette faculté. L'autonomie de la volonté, signe de la grandeur et de la dignité de l'homme « consiste dans l'indépendance à l'égard de toute matière » (E. Kant, 1943, p. 33).

Or, selon L. Feuerbach (2012, p. 37), la volonté sans ancrage dans l'univers sensible est vide et abstraite. Le sentir et le vouloir sont inséparables tant et si bien que toute pensée tendant à les isoler s'engage dans une impasse :

La volonté n'est pas libre, elle veut être libre mais pas dans le sens d'un "infini" imprécis, l'absence de limites comme nos philosophes supra-naturalistes et spéculatifs le font croire de la volonté, non pas dans le sens d'une liberté indéfinie et vide de sens, mais au contraire, libre dans le sens où elle se confond avec la notion d'instinct du bonheur, libéré du mal, quel qu'il soit.

Pour marquer sa nette opposition à la conception idéaliste de la volonté telle qu'exprimée chez ses prédécesseurs allemands Kant et Hegel, L. Feuerbach (2012, p. 39) n'hésite point à les critiquer avec une pointe d'ironie :

Seuls les grands philosophes spéculatifs allemands ont imaginé, *horrible dictu*, une volonté abstraite, différente de l'instinct du bonheur, et même indépendante de lui, une simple volonté pensée. Avec Kant (...) ils ont dénaturé la volonté pour en faire un être métaphysique ou une faculté, une chose en soi, un noumène. De même avec Hegel qui a parachevé la pensée spéculative, ils l'ont identifiée à la pensée pure, abstraite, à la pensée "absolue", c'est-à-dire sans objet, à l'absolu même.

Le point d'achoppement classique entre idéalisme et matérialisme est remis ici, en exergue, autour du problème de la volonté. Pour les matérialistes comme Feuerbach la volonté et la conscience ne peuvent point se déployer ni s'exercer en dehors de tout objet matériel et de toute expérience sensible. Pour ce qu'est de la volonté, elle ne saurait se mouvoir ni se mettre en branle par elle-même ou par elle seule. Il en va de même pour la conscience de soi. Autant la volonté fait corps avec l'instinct du bonheur qui s'identifie au sentiment égoïste de la conservation de soi, autant la conscience de soi révèle à l'homme sa dépendance à l'égard de son prochain (le Tu) et de son environnement naturel. Tout ce qui fait la dignité et la grandeur de l'homme a pour socle indéniable le monde sensible. Déjà dans *l'Essence du Christianisme* (Feuerbach, 1968, p. 121) le rapport insécable entre l'objet extérieur et l'essence intérieure de l'homme est fortement établi :

À partir de l'objet tu connais l'homme, en lui t'apparaît son essence ; l'objet est son essence manifeste, son Ego véritable, objectif (...) Et ceci ne vaut pas seulement pour les objets (...) spirituels, mais aussi pour les objets sensibles. Même les objets les plus éloignés de l'homme, parce que et en tant qu'ils lui sont objets, sont des manifestations de l'essence humaine. Même la lune, le soleil, les étoiles crient à l'homme (...) connais-toi toi-même.

C'est le même paradigme entre l'instinct du bonheur et la faculté de la volonté. En effet, pour Feuerbach l'objet de la volonté, c'est-à-dire son essence n'est rien d'autre que la tension vers le bien-être : « *„Je veux“ signifie „je ne veux pas souffrir, je veux être heureux“*, cette phrase dans laquelle j'ai exprimé avec le plus de concision et de rigueur possibles le caractère indissociable déjà indiqué de la volonté et du bonheur, est quelque chose de nouveau, du moins par sa formulation, sinon par son sens » (Feuerbach, 2012, p. 38).

L'affirmation de l'incarnation de la volonté dans le sensible comme condition de sa manifestation à l'encontre de la théorie rationaliste et idéaliste rapproche Feuerbach et Schopenhauer qui met en lien très étroit la volonté et le corps. Pour l'auteur de *Le Monde comme volonté et comme représentation* (A. Schopenhauer, 1966, p. 141) :

Tout acte réel de notre volonté est en même temps et à coup sûr un mouvement de notre corps, nous ne pouvons pas vouloir un acte réellement sans constater aussitôt qu'il apparaît comme mouvement corporel. L'acte volontaire et l'action du corps ne sont pas deux phénomènes objectifs différents, reliés par la causalité ; ils ne sont pas entre eux dans le rapport de la cause à effet. Ils ne sont qu'un seul et même fait.

Le corps, siège de nos inclinations et de nos instincts, fait ici corps avec la faculté d'autodétermination et de décision interne à telle enseigne que corps et volonté désignent chez Schopenhauer deux faces d'une même médaille. Le corps est l'expression de la volonté voire la volonté elle-même seulement appréhendée sous des angles différents : « La volonté est la connaissance a priori du corps et le corps la connaissance a posteriori de la volonté (...) Mon corps est l'objectivité de ma volonté » (A. Schopenhauer, 1966, p. 141).

Feuerbach, sans établir une relation d'équivalence et d'identité entre le corps et la volonté comme le postule Schopenhauer, trouve également absurde de penser la volonté indépendamment de la matière, de la sensation et des penchants naturels de notre être charnel. En cherchant à assouvir les besoins innés de son être sensible, l'homme suit naturellement la voix de la nature en lui. Pour Feuerbach la satisfaction de cette tendance naturelle utilisant la volonté et l'entendement pour parvenir à ses fins coïncide avec le bonheur de l'homme. Cet instinct de conservation ou instinct du bonheur est explicitement nommé égoïsme par Feuerbach. Non seulement il est le moteur des activités quotidiennes de l'homme, c'est-à-dire qu'il agit pour se conserver en vie et pour échapper ainsi à la douleur liée à l'insatisfaction de ses besoins naturels vitaux, mais, il constitue également aux yeux de Feuerbach, la grille de lecture de l'agir moral.

## **2. L'égoïsme humain, langage de l'obligation morale**

La thèse feuerbachienne établissant des liens de causalité et de finalité entre l'instinct (égoïste) du bonheur et la loi morale vient comme contester les idées soutenant que le devoir moral exige le sacrifice de nos tendances instinctuelles en ce sens qu'elles sont aveuglément et exclusivement tournées vers notre ego aux dépens des intérêts d'autrui. Pour Emmanuel Kant, l'antagonisme entre l'instinct du bonheur lié à notre nature sensible et l'impératif catégorique du devoir consubstantiel à l'autonomie de la volonté est l'essence même de la vie morale. Il n'y a, de ce fait, aucune solution de continuité entre l'égoïsme inné et le devoir moral, la nature instinctive constituant alors la matière brute à polir et le matériau inculte à discipliner (E. Kant, 1975, p. 108) :

L'homme sent en lui-même, à l'encontre de tous les commandements du devoir que la raison lui représente si hautement respectables, une puissante force de résistance : elle est dans ses besoins et ses inclinations, dont la

satisfaction complète se résume à ses yeux sous le nom de bonheur. Or la raison énonce ses ordres, sans rien accorder en cela aux inclinaisons, sans fléchir, par conséquent avec une sorte de dédain et sans aucun égard pour ces prétentions si turbulentes et par là même si légitimes en apparence (qui ne se laissent supprimer par aucun commandement).

C'est dire que chez Kant la loi morale rencontre toujours et systématiquement une forte opposition incarnée par les appétits égoïstes des inclinations naturelles de l'instinct du bonheur. Dès lors comment comprendre et soutenir que l'égoïsme est le catalyseur essentiel de l'agir moral ? Étant donné que l'obligation morale magnifie l'altruisme et condamne l'égoïsme et que la tunique de l'action morale est tissée dans les fils de la rationalité à l'opposé de la camisole de l'instinct égoïste cousue dans le tissu de l'être-là immédiat du divers de la sensibilité, « comment l'homme passe-t-il de son instinct égoïste du bonheur à la reconnaissance des devoirs envers les autres ? » (L. Feuerbach, 2012, p. 80).

Répondant à cette question qu'il se pose lui-même, le père de l'humanisme athée (L. Feuerbach, 2012, p. 80) invite à discerner deux formes d'égoïsme :

Mais différenciez, je n'insisterai jamais assez, l'égoïsme méchant, sans cœur de l'égoïsme bon, compatissant, humain, l'amour de soi naturel, sans malice trouvant sa satisfaction dans l'amour pour les autres, de l'amour de soi calculé, intentionnel, trouvant sa satisfaction dans l'indifférence et même la méchanceté à l'égard des autres.

Si la première catégorie est spontanée, sincère, généreuse et pleine d'amour pour autrui, la seconde espèce est foncièrement malveillante, artificielle et froide. Évidemment, quand Feuerbach parle de l'égoïsme moral, il désigne la première forme dans la mesure où celle-ci n'est point dénaturée ni pervertie par les calculs et les vices de la société. Le véritable égoïsme qui fonde et engendre les devoirs moraux de l'homme envers son prochain et de l'homme envers lui-même n'est point « l'amour de soi calculé, intentionnel, trouvant satisfaction dans l'indifférence et même dans la méchanceté à l'égard des autres ». Autrement dit, là où l'instinct du bonheur, dans son processus et ses moyens de satisfaction, génère souffrance, nuisance et destruction de l'homme par l'homme, il est question de l'égoïsme ayant perdu sa substance originelle et ayant été vidé de son essence naturelle. Sous la plume de Feuerbach, l'instinct égoïste est assimilé au sentiment de pitié qui amène l'homme à compatir naturellement au bonheur de son



semblable. A ce sujet, Arthur Schopenhauer est explicitement évoqué et cité en exemple (L. Feuerbach, 2012, p. 86) :

Schopenhauer, qui se distingue des autres philosophes allemands spéculatifs par son caractère direct, par sa clarté et sa précision, a mis en avant, à rebours de tous les principes philosophiques moraux creux, la pitié comme fondement de la morale, comme ressort unique, vraiment moral, et en même temps vivant et efficace de l'homme.

La pitié comme sentiment noble orienté instinctivement vers le bien envers autrui a partie liée avec l'égoïsme chez Feuerbach car la pitié est une version émotionnelle de l'instinct du bonheur ou de l'égoïsme naturel et sain qui gît, dans le cœur de tout être humain. Face à la détresse du prochain, l'instinct égoïste du bonheur provoque en nous l'élan de compassion qui nous conduit par réflexe, bien avant toute réflexion, à lui porter secours et assistance. La pitié, l'autre nom de l'égoïsme, est l'alpha et l'oméga des vertus altruistes de la morale (Feuerbach, 2012, p. 87) :

Mais comment est-il possible de méconnaître qu'encore une fois c'est l'instinct du bonheur qui est à la base de la pitié ? Que cette sympathie pour celui qui souffre, ne naît que de l'antipathie pour la souffrance, de la volonté de ne pas souffrir, d'être heureux, que donc la pitié est l'instinct personnel du bonheur, partageant les blessures et les souffrances de l'instinct du bonheur d'autrui ?

N'est-ce pas le même sentiment éprouvé par l'homme à l'égard de son alter ego à l'état de nature avant l'apparition de la civilisation avec son cortège de vices, d'artifices et de corruption des mœurs selon le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* ? Parlant de l'élan du cœur comme source incontestable des préceptes moraux J.-J. Rousseau (1966, p. 376) :

Si la loi naturelle n'était écrite que dans la raison humaine elle serait peu capable de diriger la plupart de nos actions, mais elle est encore gravée dans le cœur de l'homme en caractères ineffaçables et c'est là qu'elle lui parle plus fortement que tous les préceptes des philosophes ; c'est là qu'elle lui crie qu'il ne lui est permis de sacrifier la vie de son semblable qu'à la conservation de la sienne, et qu'elle lui fait horreur de verser le sang humain sans colère, même quand il s'y voit obligé.

Le caractère naturel et universel de la pitié est la preuve patente que l'instinct du bonheur est naturellement et universellement inscrit dans le cœur de tout homme, et que l'humanité tout entière lui doit le sens moral du bien à faire et du mal à proscrire. Ce sentiment antérieur à tout

raisonnement autoréflexif, démonstratif, conceptuel ou critique est considéré comme la pierre angulaire du devoir moral.

En suivant la démarche de Feuerbach visant à convaincre de la véracité de sa théorie de l'égoïsme comme base innée de la morale, nous observons trois strates dans les rapports de l'homme avec son semblable : la sexualité, la famille, la société. Dans son analyse de l'omniprésence de l'égoïsme dans les relations morales humaines, L. Feuerbach (2012, p. 70) prend soin de préciser que la morale qui nous situe dans le champ des devoirs envers soi-même et envers autrui n'a de sens que dans l'intersubjectivité :

Qu'est-ce qui est moral, quel est le signe caractéristique et le fondement de la morale ? En fait, la morale d'un individu pris isolément est une fiction vide. Lorsqu'en dehors de moi, il n'y a pas toi, d'autre homme, il n'est pas question de morale, seul l'être social est un homme. Je suis moi, seulement par toi et avec toi. Je n'ai conscience de moi-même que parce que toi, tu es face à ma conscience, comme un moi visible et palpable, un autre homme.

Entre le Je et le Tu, il y a une commune parenté, mieux une communauté d'êtres et d'identités. Le Tu n'est qu'un autre Je tout comme l'instinct du bonheur d'autrui n'est que, par analogie et transitivité, mon propre instinct du bonheur déposé par la nature dans la personne de mon alter ego. Le Je et le Tu ont ici en partage d'identité l'égoïsme naturel de sorte que dans sa quête naturelle du bonheur, autrui vive et traduise ce que je vis et traduis dans mon être essentiel. Rien de ce qui se passe dans l'intériorité et dans l'extériorité de mon semblable ne m'est donc étranger d'autant plus que c'est le même et unique instinct du bonheur qui l'anime au même titre que moi. Or, pour la conservation de ma vie, je dois impérativement suivre les impératifs de l'égoïsme. Mais étant donné que mon destin est existentiellement lié à celui d'autrui, je dois alors veiller à ce que l'autre moi (mon prochain) soit en mesure de satisfaire son instinct du bonheur. Telle est la condition indispensable de mon propre épanouissement.

La conséquence logique de cette vision feuerbachienne des rapports avec autrui s'énonce comme suit : « Les devoirs envers soi n'ont un sens moral et une valeur morale que lorsqu'ils sont reconnus comme devoirs indirects envers d'autres, quand il est reconnu que moi, du seul fait que j'ai des devoirs envers d'autres, (...) j'ai aussi des devoirs envers moi-même »

(L. Feuerbach, 2012, p. 79-80). Ainsi, au nom de l'instinct du bonheur inné et universel, s'opère la dialectique des devoirs moraux envers le prochain et envers soi-même. C'est l'égoïsme, cette propension naturelle à se préoccuper d'abord de la conservation de soi et de son ego, qui rend possible l'altruisme. De fait, le principe du respect de l'instinct du bonheur est aussi bien en ma personne que dans celle d'autrui le fondement de toutes les lois morales depuis les origines, à toutes les époques et dans toutes les civilisations. C'est la célèbre règle de l'universalité de la maxime de l'action morale qui se formule ainsi : « Ce que vous voulez que les gens vous fassent, faites-le leur » (L. Feuerbach, 2012, p. 86). Feuerbach érige le principe en norme imprescriptible de la morale pérenne et ne varietur. Il transcende le temps et l'espace parce que lié à la nature humaine : « Parmi les nombreux principes et règlements moraux que l'on a imaginés, ce principe simple et populaire est le meilleur et le plus vrai, et en même temps le plus clair et le plus persuasif parce qu'il touche le cœur, parce que l'instinct personnel du bonheur atteint la conscience morale » (L. Feuerbach, 2012, p. 86).

La première manifestation incontestable de la dimension altruiste de l'égoïsme inné réside, pour Feuerbach, dans l'attraction naturelle sexuelle. L'instinct sexuel, en tant qu'il vise la satisfaction égoïste de l'être charnel, rapproche l'homme et la femme. Il ne peut se réaliser qu'avec l'autre, ne peut s'actualiser qu'avec la nécessaire coopération de l'autre sexe. Déjà à ce niveau Feuerbach estime que la nature dispose les choses de sorte que l'égoïsme inhérent au besoin sexuel se métamorphose en une attitude d'ouverture à l'autre ego dont la rencontre crée un espace de partage et de don réciproque de soi. L'union du masculin et du féminin que la sexualité rend possible indique que l'égoïsme est le moteur de l'unité du genre humain :

La nature a déjà résolu la question, en produisant un instinct du bonheur non pas unilatéral et exclusif mais bilatéral et réciproque, un instinct du bonheur que l'on ne peut pas satisfaire, sans en même temps, *nolens volens* satisfaire l'instinct du bonheur de l'autre, en bref un instinct du bonheur masculin et féminin (L. Feuerbach, 2012, p. 80).

C'est là que commence l'amour du prochain qui sera érigé en impératif éthique. Déjà dans *L'Essence du christianisme*, Feuerbach qualifiait l'acte sexuel d'un processus d'accomplissement de l'être générique dans la mesure où la différenciation sexuelle est une marque d'incomplétude. En

s'interpénétrant dans l'union sexuelle, l'homme et la femme créent l'unité du genre humain par-delà les plaisirs égoïstes éprouvés :

L'amour produit des miracles et particulièrement l'amour sexuel. L'homme et la femme se complètent réciproquement, pour présenter, une fois ainsi unis seulement le genre, l'homme accompli. L'amour est impensable sans le genre. L'amour n'est autre que le sentiment de soi du genre à l'intérieur de la distinction des sexes (L. Feuerbach, 1968, p. 296).

La deuxième expression de l'égoïsme comme substrat des rapports moraux et sociaux est située par Feuerbach au niveau de la cellule familiale. Les relations affectives parentales, filiales ou fraternelles sont vues comme la traduction dans la vie domestique de l'instinct égoïste du bonheur. Il n'y a aucune discontinuité entre la vie sexuelle et la vie familiale car celle-ci est la suite logique de celle-là. Il en résulte que l'égoïsme de l'instinct du bonheur a le même mode de fonctionnement aussi bien dans les relations entre les partenaires hétérosexuels que dans celles entre les parents au sein de la famille. Dans ce cercle rapproché de vie collective, la satisfaction de l'instinct du bonheur de l'un ne peut concrètement se réaliser pleinement sans le nécessaire concours de l'autre et la prise en compte de ses intérêts. Selon L. Feuerbach (2012, p. 80), c'est au sein de la famille, depuis notre conception dans le sein maternel que le sens moral des devoirs envers nos semblables nous est inculqué :

Du fait de cet instinct du bonheur dualiste, l'existence de l'homme égoïste est liée à l'existence d'autres hommes, même si c'est celle de ses parents, frères et sœurs, de sa famille : l'homme égoïste, indépendamment de sa bonne volonté, doit déjà partager dans le ventre de sa mère les biens de la vie avec son prochain : il aspire avec le lait maternel, avec les éléments de la vie, les éléments de la morale : les notions d'appartenance, de tolérance, de communauté, de limites à apporter au libre cours débridé de son propre instinct du bonheur.

Le troisième et dernier lieu d'apparition de l'égoïsme naturel dans la fondation des devoirs éthiques est la société. Dans la vie communautaire, qui dépasse de loin le maillon sexuel et le stade familial, l'instinct du bonheur est, selon Feuerbach, le ressort des règles de conduite. Pour garantir et protéger la satisfaction de l'égoïsme inné de chaque membre, la société va ériger des lois assorties de sanctions en cas de violation. Le droit n'est rien d'autre qu'un arsenal de dispositions contraignantes visant à créer moralement et juridiquement les conditions d'expression et de réalisation de l'égoïsme individuel et collectif. C'est pour permettre à chaque être

humain de laisser libre cours à cette force instinctuelle recherchant le bonheur sans entraver celle de son semblable que la société a institué la morale et le droit. Pour Feuerbach d'ailleurs droit et morale désignent la même réalité à la seule différence que le droit positif prévoit à son actif des punitions s'imposant à l'individu fautif. Ce que le devoir moral est pour l'individu et la famille, le droit l'est au sein de la société :

Le droit est aussi la morale, mais une morale dont le domaine est si précis et limité que ses devoirs ne peuvent être que respectés, parce que leur non-respect entraîne des peines douloureuses et infamantes : c'est la morale la plus ancienne, comme l'histoire le montre, mais elle est encore valable et efficace aujourd'hui, si ce n'est en théorie, du moins en pratique (L. Feuerbach, 2012, p. 81).

Le développement de la thèse de l'égoïsme comme base de la vertu morale met en relief le lien de dépendance de la conscience morale face aux conditions matérielles de vie. Il est vrai que la conscience du devoir n'est point le fait d'un déterminisme fataliste issu des nécessités socio-économiques, mais elle en dépend, en grande partie. La recherche des moyens de satisfaction des besoins existentiels que Feuerbach nomme ici l'instinct (égoïste) du bonheur est présenté comme la condition sine qua non de la morale. La conscience du bien et des obligations morales ne peut agir efficacement en dehors des nécessités de la vie et de l'instinct du bonheur. Karl Marx, dans la dénonciation des mystifications de l'idéalisme allemand, ne dit pas autre chose, même s'il n'emploie pas explicitement les termes feuerbachiens d'instinct du bonheur et d'égoïsme. La morale et toutes les hautes productions de la conscience que sont la métaphysique, la religion, le droit, la politique, etc. se ramènent à des sublimations idéologiques de la vie matérielle des hommes. Il est donc illusoire de penser que la morale est indépendante de la vie matérielle des hommes : « *Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience* » (Marx et Engels, 1982, p. 1057). Cette idée marxienne énoncée dans *L'Idéologie allemande*, reprise dans le *Manifeste du parti communiste* et *La Contribution à la critique de l'économie politique* est réaffirmée dans *Le Capital*. L. Feuerbach (2012, p. 76) lui-même fait explicitement référence au livre I du *Capital* de Marx pour étayer sa thèse de la base matérialiste de la morale :

La vertu a autant que le corps besoin de nourriture, de vêtements, de lumière, d'air et d'espace. Là où les êtres humains sont pressés les uns contre les autres, comme par exemple dans les usines anglaises et les logements

ouvriers (...)—que l'on se reporte à l'écrit de K. Marx *Le Capital*, riche en faits incontestables et effroyables—la morale n'a plus aucun champ libre.

La mention de l'ouvrage capital de K. Marx *Le Capital* dans cet écrit (tardif) portant sur la morale de Feuerbach nous met à mille lieues des *Thèses sur Feuerbach* et de *L'Idéologie allemande* présentant la philosophie de Feuerbach comme un matérialisme encore emmailloté dans les langes de l'idéalisme hégélien. Dans *Ethique: l'Eudémonisme*, L. Feuerbach partage avec le père du matérialisme historique les mêmes vues quant au conditionnement matériel de la morale : « Là où commence la vraie pauvreté, la misère, où l'instinct du bonheur est tombé si bas qu'il se limite à satisfaire son besoin de manger et à apaiser sa faim, l'oracle de Delphes et l'impératif catégorique se taisent » (L. Feuerbach, 2012, p. 77).

### Conclusion

Au total, la philosophie morale de Ludwig Feuerbach s'inscrit dans le cadre théorique de l'eudémonisme en ce sens qu'elle fait du bonheur la fin et la raison d'être de l'action morale. L'égoïsme qu'il érige en fondement de sa théorie morale est l'ensemble des forces naturelles mettant en mouvement tout l'être de l'homme dans sa quête innée du bien-être. Ce penchant naturel au bonheur, à la conservation de soi et à la satisfaction des besoins vitaux de l'homme est inséparable de la vertu morale. Pour Feuerbach, toutes les pensées philosophiques comme celles de Kant et de Hegel qui ont professé l'indépendance de la conscience morale ou l'autonomie de la volonté morale à l'égard des mobiles sensibles et des nécessités matérielles sont dans l'illusion et dans l'hypocrisie. En fait, il expose sa pensée morale par opposition aux théories idéalistes et rationalistes pour qui la loi morale a sa source dans la raison et ne doit point souiller sa pureté en se mêlant des sentiments égoïstes (L. Feuerbach, 2012, p.65) :

Depuis toujours les moralistes se sont plus à rivaliser entre eux avec des phrases ampoulées, à se prendre pour des moralistes d'autant meilleurs qu'ils établissaient des concepts transcendants, contre-nature et surnaturels, inhumains et surhumains ; ils ont considéré la morale comme une souillure, un viol de cette Sainte Vierge, s'ils ne vidaient pas l'égoïsme de tout son sang, fût-ce l'égoïsme sain, naturel, indispensable, l'égoïsme qui est la vie même.

À l'évidence Feuerbach réfute par là la thèse kantienne de la nécessaire séparation de la vertu morale et du bonheur dans *La critique de la raison*

*pratique* : « On ne doit jamais traiter la morale en soi comme une doctrine du bonheur, c'est-à-dire comme une doctrine qui nous apprendrait comment devenir heureux, car elle n'a exclusivement affaire qu'à la condition rationnelle (*Condition sine qua non*) du bonheur et non un moyen de l'obtenir » (E. Kant, 1965, p. 139). Face à ces deux positions extrêmes sur les rapports entre la morale et la nature instinctive de l'homme, l'on pourrait se demander ce qui fonde la thèse de Feuerbach.

À y voir de près, l'on se rend compte que le philosophe matérialiste humaniste et athée faisant l'éloge de l'égoïsme en l'élevant à la dignité majestueuse de la mère fondatrice de la morale, fait preuve d'un grand optimisme en la nature humaine. Il est convaincu que la sensibilité et le cœur de l'homme sont pétris dans le moule du souverain bien. Tout ce qui est pré-réflexif, inné, naturel et qui meut l'homme est marqué du sceau de l'innocence, de la bonté originelle, de la droiture tant et si bien que l'homme peut et doit s'en inspirer pour découvrir et élaborer ses devoirs et règles de conduite morale. L'égoïsme sain et naturel qui fait corps avec la vie, selon Feuerbach, n'est au fond chez lui que la nature humaine a priori bonne et généreuse. Ceci vient confirmer ce qu'il écrit dans *L'Essence de la religion* : « *Homo homini deus est*, l'homme est pour l'homme un être bienfaisant, un être divin » (L. Feuerbach, 1864, p. 161).

---

### Références bibliographiques

- ARISTOTE, 1965, *Ethique à Nicomaque*, trad. Voilquin, Paris, Flammarion.  
DESCARTES René, 1953, *Méditations métaphysiques*, Paris, Gallimard.  
ENGELS Friedrich, 1983, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Trad. J. Stern, Paris, Editions Sociales.  
ENGELS Friedrich, 1984, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Trad. E. BOTTIGELLI, Paris, Éditions Sociales.  
FEUERBACH Ludwig, 1968, *L'Essence du christianisme*, Trad. J.-P. Osier, Paris, François Maspero.  
FEUERBACH Ludwig, 1864, *a religion : mort, immortalité, religion*, Trad. Joseph Roy, Paris, Librairie Internationale.

- FEUERBACH Ludwig, 2012, *Éthique : l'Eudémonisme*, Trad. Anne-Marie Pin, Paris, Hermann Éditeurs.
- FEUERBACH Ludwig, 1973, *Manifestes Philosophiques*, Trad. Louis Althusser, Paris, PUF.
- FEUERBACH Ludwig, 1991, *Pensées sur la mort et l'immortalité*, Trad. Christian Berner, Paris, Cerf.
- HEGEL G.W.F., 1940, *Principes de la philosophie du droit*, Trad. André Kaan, Paris, Gallimard.
- KANT Emmanuel, 1965, *Critique de la raison pratique*, Trad. F. Picarot, Paris, PUF.
- KANT Emmanuel, 1982, *D'un ton grand Seigneur adopté naguère en philosophie*, Trad. Guillermit, Paris, J. Vrin.
- KANT Emmanuel, 1975, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Trad. V. Delbos, Paris, Delagrave.
- MARX Karl, 1977, *Le Capital*, Vol. I, Trad. J. Rog. Paris, Éditions Sociales.
- MARX Karl et ENGELS Friedrich, 1982, *L'Idéologie allemande*, in *Œuvres*, III, Trad. Maximilien Rubel, Paris, La Pléiade.
- MARX Karl et ENGELS Friedrich, 1998, *Manifeste du parti communiste*, Trad. É. Bottigelli, Paris, Flammarion.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1981, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Nathan.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1966, *Emile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion.
- SABOT Philippe, 2008, *Héritages de Feuerbach*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- SCHOPENHAUER Arthur, 1966, *Le monde comme Volonté et comme Représentation*, Trad. A. Burdeau, Paris, PUF.